

Oceano Nox

« Démons et merveilles Vents et marées Au loin déjà la mer s'est retirée Mais dans tes yeux entrouverts Deux petites vagues sont restées Démons et merveilles Vents et marées Deux petites vagues pour me noyer. » J. Prévert

Assis à la terrasse d'un café du port, l'homme savourait sa bière fraîche à petites lampées. Soudain, sorti d'on ne sait où, un chat noir fit tomber le couvercle d'une poubelle. Alerté par le bruit métallique, le vieux marin tourna la tête ; son regard fut amarré par quelque chose d'insolite. Dans un crissement de fin du monde, quelque chose dégringolait du toit, griffait les ardoises brisées par l'iode marin. Comme tombée du ciel, cadeau inespéré d'un ange qu'on ne peut apercevoir, l'objet en question finit par rebondir dans un pot d'hortensias fuchsia pour aller se cabosser contre le bitume sombre. Fronçant les sourcils, le capitaine jeta un coup d'œil alentour, cherchant la provenance de la chose qui tombait sans la trouver ; finit par se lever après plusieurs minutes passées à espérer voir quelqu'un d'autre réagir. Il avait toujours été curieux de nature, et bien vite il sentit ce trait de caractère lui chatouiller le bout des doigts. N'y tenant plus, l'homme se leva lentement en grimaçant sous son propre poids, trouva tout de même la force de se redresser, fier, le dos droit et les yeux perçants comme il s'en était souvent vanté dans sa jeunesse. Si sa vue souffrait d'une légère myopie, il avait toujours été trop buté pour accepter de porter une paire de lunettes. Il partait d'un principe simple qui dépassait l'entendement de ses pairs : s'il voulait voir, il lui suffisait de se rapprocher.

Une boîte. Son bois sombre au veinage plus clair lui donnait des airs de pays d'Orient, et une fine odeur d'épices se rappela presque immédiatement au vieux marin. Si sa seule présence aurait dû faire tiquer l'esprit vif et encore brillant de l'homme, ce n'est pas cela qui harponna son attention. *Qu'est ce que..* Aussi étrange que ça pouvait le paraître, une impression de déjà vu s'emparait de lui. Insidieuse d'abord, puis plus poussée, comme si elle prenait de l'ampleur au fur et à mesure que les

souvenirs venaient gratter à la surface en souriant, heureux d'être ramenés à l'air libre. Elle était là, à ses pieds, silencieuse comme le vieux bois sait l'être alors qu'il la sentait l'appeler, irrésistible. Un mot s'imposa à son esprit pour la qualifier, plus puissant que la petite voix qui lui soufflait prudemment de passer son chemin. *Sirène*. Qui était-il, lui, homme de la mer, pour pouvoir résister à l'appel des filles de l'océan ? Sans plus tergiverser, il s'accroupit et récupéra le délicat objet dans sa large paume. Ce moulage, ces marbrures. Elles étaient aussi familières que le ressac qui chantait encore dans son dos alors que la marée se retirait lentement.

L'idée de l'ouvrir chez lui lui traversa l'esprit et il la rejeta brutalement. Non, décidément ça faisait trop voleur, et il n'y avait rien dans cette boîte qui valait le coup d'aller se cacher derrière ses murs. *Si ?* De toute manière il ne voyait pas pourquoi il aurait fait le déplacement, sachant que ses vieux os le faisaient souffrir par ce temps venteux, et puis ce n'était pas une vieille boîte polie qui allait avoir raison de lui ! Rasséréné par son dialogue intérieur, l'homme se rendit compte qu'il fusillait la boîte des yeux. Se trouva ridicule et se passa la langue sur ses lèvres qui étaient devenues sèches. Et s'il trouvait quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir ? Quelque chose de précieux que quelqu'un ne manquerait pas de lui reprocher d'avoir vu et d'avoir voulu lui dérober ? Décidant que son âge ne souffrait pas ce genre de soupçons puérils, il laissa glisser ses doigts le long du bois précieux. Frémit de ce contact. *Bon sang ! Quelles sornettes pour une simple boîte !* Alors qu'il commençait à se provoquer lui-même en se demandant s'il était un homme, une porte claqua bruyamment dans le lointain et le fit sursauter. Il ne s'était même pas rendu compte à quel point l'objet l'avait fasciné. C'est presque fébrile qu'il fit sauter le fermoir, remarquant à peine qu'il était de manufacture précieuse.

Le choc, est d'abord trop puissant pour qu'il puisse simplement réagir. Il n'a fait qu'entrapercevoir le contenu du coffret, mais déjà ses mains le lâchent et dans un claquement sec celui-ci va se refermer contre le bitume. Il ferme les yeux, tente de comprendre pourquoi ses mains tremblent à ce point. Rien à faire, elles ne veulent pas se calmer. Lui non plus. Il ne comprend pas. Il n'a pas ressenti un tel état de confusion depuis la dernière fois qu'il est tombé amoureux d'une femme. Il y a très, très longtemps de cela. *Arrête. Pourquoi tu penses à ça, maintenant ?* La réponse s'impose d'elle-même lorsqu'il ouvre ses yeux couleur tempête. Et qu'il les amarre à la délicate feuille argentée, sortie du coffret, qui virevolte encore légèrement à ses pieds jusqu'à se poser sur l'une de ses chaussures en vieux cuir, comme un baiser sur la joue d'un enfant.

Un souffle s'échappa de ses lèvres sans qu'il ne puisse le retenir, et, avec toute la douceur dont il pouvait encore se rappeler, il se pencha pour attraper entre deux doigts la porte des

souvenirs. À l'instant où sa peau rencontre la feuille figée, il sait. Il sait ce que contient cette boîte. Il n'a aucune idée de comment elle est apparue, là, sous ses yeux, quarante-six ans après, mais elle est là. *Poseïdon m'emporte..* L'envie de tourner les talons, de s'enfuir en courant, d'oublier cette mauvaise journée dans le rhum blanc des îles s'esquissa dans son esprit et il voulu rapidement être ailleurs. N'avoir jamais commandé une deuxième bière. N'avoir jamais entendu cette chose tomber du ciel. Du ciel ? Après tout, peut être était-ce Dieu qui lui avait envoyé ce message. Ou un de ces sales gamins consommateurs et stupides au possible. Sentant la rage s'insinuer en lui à l'idée qu'on soit assez mauvais pour lui remettre ça sous le nez impunément, il soupira profondément et regarda pensivement la feuille. Il lui devait bien ça.

À elle.

Elle. Presque instinctivement ses paupières se fermèrent doucement, et le souvenir l'envahit avec la même caresse, rassurante et chaleureuse. Un voile qui passe devant ses yeux et lui chatouille le visage. Des cheveux bruns aussi sombres que le fond des océans. Une peau douce comme le sable fin des plages dorées des caraïbes. Deux grands yeux d'un vert frais aux marbrures d'or à se damner. *Un rire. Une voix..* Le vieux capitaine ouvrit les yeux en grimaçant. Assez. Il allait ouvrir ce coffret une bonne fois pour toute et l'idée d'avoir manqué quelque chose cesserait de le torturer. Ne se laissant même pas le temps d'hésiter, il reprit l'objet et l'ouvrit sans ménagement. Le coup de poing qu'il reçut au ventre lui fit comprendre qu'il aurait mieux fait d'y aller avec précaution. Réprimant difficilement la boule qui remontait lentement le long de sa gorge, l'empêchant de respirer, le marin finit par s'obliger à le faire et maudit sa respiration sifflante et saccadée. Et avec elle le voile qui passa devant ses yeux.

- **Qu'est-ce-que t'as toi ?** demanda-t-il d'une voix serrée et bourrue au chat noir qui l'observait, du haut d'une fenêtre, après avoir bousculé la poubelle, quelques minutes auparavant.

Jurant dans sa barbe grisée par l'air iodé et l'âge, il tenta de reprendre contenance en inspirant profondément. *Calme toi.* Bien que bouleversé, il se devait de s'affirmer que ce n'était pas son esprit qui lui jouait des tours. Ses doigts hésitants pénétrèrent dans la boîte comme on entre dans une église, ébauchèrent fébrilement du bout des doigts les contours si connus d'une boucle d'oreille en bois, brisée en son centre. Il pouvait encore dessiner l'enchevêtrement compliqué de motifs qui l'avaient autrefois constituée. Et mieux encore, il l'entendait encore jurer de sa voix d'ange. Jamais insulte ne lui avait paru plus adorable. Elle s'était rendu compte qu'il était là, avait rougi en se couvrant la bouche d'une manière aussi pudique que malicieuse, avait ramassé la boucle

d'oreille tombée à terre devant ses pieds en lui offrant un petit sourire mi-cerise, mi-pamplemousse et s'était retirée de son pas dansant. Et comme un gamin, il avait marché, qu'elle disait toujours.

– **Et comme un gamin, j'ai marché**, répéta-t-il dans le vide d'une voix lointaine, un rire au coin de ses yeux.

Il laissa le bijou de côté, continua d'explorer le contenu de ce trésor. Car s'il avait passé l'âge de s'amuser à chercher des cartes pirates qui l'auraient mené à une hypothétique richesse, c'était bien ce sentiment-là qui le reprenait au cœur. Ses yeux s'attardèrent sur le bout d'une serviette de table, volée après qu'il l'ait vu s'essuyer les lèvres avec cette dernière. Elle portait encore la marque de son rouge à lèvres, et Dieu seul sait combien d'heures il avait passé à rêvasser devant cette simple esquisse de promesse. Il replia le tissu, se mordit l'intérieur de la joue en prenant entre deux doigts une petite bouteille de sable blanc fermée par un bouchon en liège. Il l'avait ramassé, il y a... cela lui semblait des siècles, avec elle, encore et toujours. Leur première fois sur cette plage. Elle les avait toujours marqué. Reposant précieusement la fiole, son cœur s'arrêta sur autre chose.

La boussole. *Bon sang*. Il entendait encore ses poings marteler son torse en criant de colère d'avoir été trompée, perdue entre l'éclat de rire qui la prenait de temps en temps à cause de son propre rire qu'il n'arrivait pas à arrêter, et son orgueil blessé. Il l'avait achetée à un ami, fasciné par son aiguille qui ne s'arrêtait jamais de tourner pour peu qu'on la tienne dans la main. Ça n'était qu'une histoire de pesanteur à ce qu'il avait compris à l'époque, mais il y avait également vu la chance de lui jouer un tour ; elle qui se croyait tellement intouchable. Et lui, il fallait bien l'avouer, qui enrageait de ne rien pouvoir lui dissimuler sans qu'elle ne détecte le piège ou le mensonge. Non pas qu'il aimait lui mentir, mais dès qu'il cherchait à lui faire une surprise elle le devinait et gâchait tous ses plans. Il avait pensé tenir sa vengeance personnelle, une occasion de la coincer à son tour. Et ça avait marché à la perfection.

Montant son coup avec plus de concentration que d'habitude, il ne lui avait, non pas proposé d'aller faire un tour, mais l'avait guidée à cela toute la journée de sorte qu'elle pense que l'idée venait d'elle. Ils étaient sortis, il l'avait amenée jusqu'à leur banc habituel, face à la mer. Elle, accrochée à son bras, lui, masquant son sourire comme il le pouvait. L'océan était déchainé et il n'avait pas eu de mal à détourner son attention de lui. La blancheur pure de la crête des vagues leur tiraient des cris de joie contagieux. Avec de grands yeux étonnés il avait découvert la boussole, l'avait placée au creux de sa main en suivant l'aiguille folle du regard, la bouche entrouverte. Il avait gravé l'image de ses yeux pétillants de joie enfantine lorsqu'elle avait battu des mains pour la tenir elle aussi. Il

avait alors relevé la tête, l'avait fixé avec intensité, et lui avait déclaré d'une voix qui aurait pu paraître sérieuse qu'elle lui faisait perdre le Nord. Aurait pu, s'il n'avait pas éclaté joyeusement de rire avant la fin de sa tirade. Hilare, il s'était écroulé dans l'herbe rase en se rappelant ses grands yeux de biche effarouchée et n'avait pu s'arrêter de rire que quand il n'avait plus eu de souffle. Boudeuse, elle lui avait tourné le dos en le couvrant d'insultes toutes plus imaginatives les unes que les autres et n'avait consenti à lui reparler que lorsqu'il lui avait expliqué le truc. Elle l'avait foudroyé des yeux, avait lancé la boussole à la mer et s'était mise à rire elle aussi. Sans imaginer un instant qu'une semaine plus tard, à peine, en se baladant sur les côtes ils retrouveraient la boussole, rejetée par des flots qui n'en voulaient pas.

L'homme écrasa une main tremblante sur son visage et déglutit difficilement. *Nom de Dieu.* C'était trop dur. Inspirant profondément pour ravalier les larmes qui rêvaient de s'échapper de ses yeux, il souffla longuement, se dirigea à pas mesurés vers le port. Il croisa un jeune marin qui remontait du débarcadère en sifflotant. Le garçon se bloqua en le voyant, l'air bouleversé.

– **Capitaine... Vous allez bien capitaine ?** demanda-t-il d'une voix tendue.

L'autre lui répondit d'un grognement en détournant les yeux et continua sa route. Ne voulant pas déranger, le matelot n'insista pas et disparu aussi vite qu'il le pouvait. Si le vieux capitaine était dans cet état il valait mieux ne pas rester dans les parages. Ses colères étaient aussi célèbres que son rire de cascade, et on savait que quiconque voulait rester en vie évitait de le provoquer. Réajustant sa casquette rayée aux couleurs de la marine, le jeune homme poussa la porte d'un bar et fut accueilli par des vivats. Il les fit rapidement taire pour conter ce qu'il avait vu. Chacun écouta avec attention, émettant des hypothèses sur ce qui avait pu mettre le vieux marin dans cet état. On parla d'annonce de tempête, de guerre déclarée à l'étranger, de la perte d'un fils (bien qu'on ne lui en connaissait pas) et de mille autres idées toutes de plus en plus loufoques au fur et à mesure que l'alcool grisait les sens et libérait les esprits les plus philosophes. Crachant un long filet d'opium, la silhouette austère qui se tenait dans l'ombre de la cheminée éteinte fit immédiatement taire le débat en révélant sa présence. Quelques verres tintèrent sur les tables, violemment reposés. Puis, le silence se fit. Vrillant de ses yeux pâles les jeunes gens médusés autour de lui, il sembla à tous que l'atmosphère était devenue aussi lourde qu'une ancre. L'homme reprit une bouffée de sa drogue et les dévisagea avec un regard d'opiacées.

– **La seule chose qui puisse mettre le capitaine dans cet état a un nom. Et il y a des années que je n'en avais plus entendu parler..** gronda-t-il. **Une sale histoire. Rien que des gamins**

comme vous ne puissent jamais comprendre. Cherchez pas, il vous le dira jamais, le capitaine. Ça lui a fait trop mal pour qu'il se perde encore dans le passé.

L'homme s'assit sur un petit muret en pierre, face aux bateaux qui mouillaient tranquillement. Il restait quelque chose au fond de la boîte. Quelque chose qu'il n'avait pas ressorti. Il le savait parfaitement. *Pardonnez moi Seigneur. Pardonne moi. Pardonne moi...* Prenant le peu de courage qui résistait sur ses épaules carrées mais fragiles, il ouvrit doucement le coffret. Frôla du bout des doigts le papier au blanc cassé, rendu brunâtre par le temps. Ses coins étaient tordus et même déchirés par endroits. Vestige d'un passé qu'il n'aurait jamais cru voir remonter à la surface, comme un noyé qu'on ne s'attend plus à retrouver, crevant le miroir d'eau en prenant une grande inspiration, le cœur battant et le souffle court. Il lui semblait, à lui, perdre le sien. Lentement, le vieil homme déplia la lettre.

Impression de tomber dans le vide. Bulle qui éclate. Souvenirs.

Mon amour,

Ils disent que tu es parti parce que tu ne m'aimes pas. Ils disent que tu es parti parce que tu as eu peur ; que tu cours les jupons aussi souvent que tu chevauche les vagues ; que la folie a rongé ton cœur depuis qu'il s'en est allé. Que ton absence me pèseras pendant un temps, et que, comme le vent glacé de l'hiver, tu disparaîtras pour ne devenir qu'un souvenir quand le printemps sera revenu.

J'ai tellement mal, mon amour. Des fois, ça me ronge tellement que j'ai envie de les croire, ne serait-ce que pour entrapercevoir ce printemps, l'effleurer du bout des doigts, pour ne plus jamais avoir aussi mal. Mais je les ignore, mon cœur. Ils ne pourront pas me faire changer d'avis parce que même si elle me tue, cette douleur, elle veut dire quelque chose. Elle te fait être toujours là, à côté de moi. Elle prouve que ça n'a pas été qu'un rêve, qu'un simple mirage dont les brumes ensorcèleraient encore mon cœur. Alors, je reste. Je reste, et j'espère. Puisse le vent d'Ouest te ramener en même temps que la pluie, car je vois déjà le gris du ciel assombrir mes jours.

Je t'aime, *Louve*

La bourrasque passa vivement, arrachant un volet au passage qui alla claquer contre le mur en pierre de la maisonnette, ébouriffa un pré verdoyant et une lande de bruyère avant d'aller se perdre entre deux vagues à la crête blanche. Elle emporta beaucoup de choses. Beaucoup de poussière, de soupirs, et un sanglot. Perché sur une fenêtre face au port, le chat noir se mit à ronronner en fermant ses yeux d'ambre alors que la silhouette devant lui se recroquevillait, tremblante.

Il avait marché longtemps, errant sur la grève, sans but autre que reprendre ses esprits. Dans sa main pendait toujours le papier qu'il portait régulièrement à son cœur et à ses lèvres. *Pourquoi maintenant ?* Peut être était-ce simplement son temps. Son tour. Depuis qu'il avait ouvert cette boîte, le fardeau de sa longue vie lui semblait trop dur à porter. Il se surpris alors à penser à la mort avec amertume. Et presque du soulagement. Au tournant d'une dune, il aperçut le même petit banc qu'autrefois, recouvert maintenant de diverses inscriptions qui, étrangement, lui sautèrent aux yeux sans qu'il ne les retienne, faute de réel intérêt. Le noir d'un poème à moitié effacé par la pluie ; le bleu d'une phrase dans une langue étrangère et dont certaines lettres lui étaient inconnues ; beaucoup de cœurs, certains brisés ; le carmin d'une déclaration d'amour, gravée à même le bois puis repassée au crayon, comme pour le crier au monde entier. Si seulement lui-même avait su l'assumer, sa vie aurait été bien différente. Avait-elle seulement su les vraies raisons de son départ ? Seul face à la grève, l'homme se tordit les mains, soulagea sa conscience torturée.

– **Je..** commença-t-il d'une voix incertaine. **J'ignore si tu m'entends, si tu l'as toujours su, si tu avais compris de toi-même.. ton intelligence m'a toujours étonné. Mais..** sa voix se serra. **Il faut que je le dise. Louve, mon cœur. J'avais besoin de partir, et cet ordre de mission, il m'a donné une excuse. La marine.. tu parles. J'avais.. peur je crois. Peur de l'ampleur que ça prenait, de perdre cette foutue liberté que je chérissais tant. Ah, connerie que cette liberté. Regarde ce que j'y ai gagné. Regarde ce que j'y ai perdu, ses mots s'envolèrent dans le vent violent et il ferma les yeux, prostré. S'obligea à continuer. Oh j'ai regretté, crois moi, mais c'était trop tard. Le mal était fait. J'me suis dit que si je revenais je passerais pour un salaud, que tu avais peut-être retrouvé quelqu'un, que je ne te méritais pas et toutes ces foutaises. Et les années ont passé. Longues. Ternes. Jusqu'à ce que je trouve le courage de rentrer, à la maison. Ce chez nous que j'ai trouvé aussi froid et vide qu'une barque abandonnée au milieu de l'océan. Une pie s'est posée sur le toit, et presque instinctivement j'ai compris le message. C'était trop tard mon amour, trop tard. Ils t'avaient dit que j'étais mort. Et tu avais déjà fait le nécessaire pour me rejoindre.**

Comme tu as dû me haïr en arrivant là haut, seule et te rendant compte que j'étais bien en vie mais que je ne rentrais pas, un sourire étira ses lèvres, nostalgique, alors qu'il levait son visage vers le ciel, les yeux clos. Je t'entends déjà me promettre que j'allais passer un mauvais quart d'heure, quand je te rejoindrais. La peste soit des hommes... Tu avais raison Louve, la peste soit des hommes. Oh je sais bien que tu m'as pardonné. Tu es trop bonne pour ne pas le faire. Mais moi, je n'y arriverais pas. Je m'en voudrais toujours de t'avoir laissée toute seule. Il resta silencieux pendant quelques minutes, pensif. C'est toi qui me l'a envoyée, n'est-ce pas ? Cette boîte, elle est de toi. Oh, Louve.. il se tut, laissant s'échapper de chacune de ses paupières closes une perle qui fut balayée par le vent d'Ouest. D'accord. D'accord, Louve. Je sais. Je vois ce que tu voulais. Je comprends enfin. Si j'y arriverais ? Je l'ignore, mais je peux essayer. Tout ça, si tard. C'est un intersigne Louve, je viens bientôt.

Presque aussitôt qu'il prononça le nom, le poids s'envola de ses épaules. Il s'essuya les joues, sourit, soulagé. Cela ne lui faisait plus peur, il avançait plutôt d'un pas tranquille et léger vers les jours qui suivraient à présent. Joignant le geste à la pensée, il se leva difficilement et se dirigea vers les bords tranchants de la falaise qui surplombait une mer déchainée à plus de quarante mètres de haut. De quoi donner le vertige à n'importe qui. De ce temps personne de bien pensant n'aurait osé aller se promener sur ses hauteurs, de peur de se faire arracher du sol par une bourrasque plus violente que les autres.

Corps ballotté par les embruns, le capitaine se rendit jusqu'au bord du gouffre, leva la tête vers le ciel d'encre alors qu'un vent puissant remontait le long de la paroi, la léchant voracement en arrachant au passage quelques plaques d'ardoise qui, en hurlant, allèrent s'écraser dans un grondement de fin du monde sur les échines des rochers, une éternité plus bas. Perché au sommet de ce gouffre dantesque, l'homme tendit sa main qui serrait convulsivement le coffret, le laissa s'échapper de ses doigts dans un sourire. Répéta une fois encore ses derniers mots. *Je viens bientôt.* Il tenta de discerner le bruit que ferait la boîte en crevant les flots, et s'il crut l'entendre ce ne fut sûrement que son imagination. Elle avait le cri des cœurs brisés. Lâchant un rire déphasé qui perça à peine au-dessus du chaos qui régnait en dessous, l'homme sourit à la mer, voyant déjà dans les tourbillons d'algues les cheveux de sa Louve qui l'appelait, reine parmi les sirènes.

– **J'arrive mon cœur, j'arrive,** soupira-t-il en écartant les bras.

Il resta longtemps ainsi, marchant sur le fil étroit qui séparait la mort de la vie, équilibriste qui

ne cessait de jouer avec le feu, espérant passer d'un côté plus que de l'autre. Mais rien à faire. Toujours le vent le repoussait, presque tendrement. Un fin sourire éclaira son visage ravagé par les plis du temps et il finit par reculer d'un pas. Sauter dans le vide n'avait jamais fait partie de ses plans, mais si les Vents avaient décidé de lui apprendre à voler il n'aurait pas dit non. Doucement, il déplia la lettre pour la lire une dernière fois, l'embrassa une dernière fois, la caressa une dernière fois de ses yeux gris. Ouvrit ses doigts et laissa le vent soudain glacial l'emporter loin de lui. Il resta planté sur ses deux jambes jusqu'à ce qu'elle disparaisse totalement. Vidé, l'homme retourna jusqu'à chez lui, harassé mais soulagé du lourd poids qu'avait été sa conscience. Il se servit un verre de bourbon, embrasa une bougie sur le rebord de sa fenêtre, alluma son poste de radio en laissant le prélude de Bach lui emplir l'esprit et s'assit dans son vieux fauteuil en cuir.

Une masse de brume blanchâtre se déplaçait lentement, suçotant la lande par à-coups, se rapprochant du village en oscillant de la tête comme un pantin. Elle stagna une heure dans une combe, la remplit, puis repartit, toujours aussi lentement. Rien ne presse. Son passage laissait de petites gouttes argentées dans son dos, et la nature frissonnait de mystère. L'aboiement d'un chevreuil retentit sèchement dans l'air du soir et fut étouffé par la vague de brume qui remontait le long de la colline. L'animal s'éclipsa au petit galop et se fonda dans le feuillage d'un if. La chape faisait disparaître les blés derrière elle, les fauchant sans état d'âme, silencieuse comme le trépas et aussi lourde qu'un mal de crâne. L'onde voluptueuse se glissa entre les battants d'une barrière en bois, la faisant grincer au passage. Elle s'arrêta devant la porte de la maison, captant une lumière frémissante derrière une fenêtre, se glissa en dessous, filet d'air glacial. Insaisissable comme l'aurore, blanche comme la lune. Et dans un souffle, elle fit vaciller la flamme.

Et l'éteignit définitivement.